



LÉGENDE DE BA-DÉ

A René Crayssac.

A une journée de sampan du grand port fluvial *Porte de la mer*, à l'extrémité d'un mince promontoire, s'égrène un chapelet de collines ; l'une d'elles, largement séparée des autres et appelée, pour cela, *Montagne isolée*, avance un front massif dans l'eau limoneuse et semble un bastion placé là pour défendre aux vaisseaux l'approche de l'*Embouchure interdite*. Les Occidentaux l'ont chargée d'une maison lourde et sans grâce où, parfois, leur gouverneur, qu'ils changent si souvent, vient se reposer à la bonne brise du large. Au pied de la colline, du côté du fleuve, cachée sous un grand badamier, envahie par l'herbe à fleurettes bleues, entourée de plantes épineuses, parée des beaux cornets blancs des daturas, hantée par les tourterelles, une humble petite pagode dissimule son toit incurvé. C'est la pagode de Ba-Dê (1) ; les cubes de papier colorié s'y entassent avec les débris des bâtonnets d'encens fraîchement brûlés et, comme le promeneur s'étonne qu'on rende le culte à une femme, voici ce qu'il parvient à apprendre, s'il est curieux.

Longtemps après que les six pêcheurs l'eussent fondé, mais bien longtemps avant que les occidentaux vinssent s'y établir, *Marécage et Montagne* était un pauvre petit village ; à ses côtés grandissait lentement *Marécage et Mer*, tandis que, plus à l'ouest, *Monticule de Jade* égaillait ses chaumières à flanc de colline, sous la verdure et autour d'une jolie source (2). Aucune route ne menait au continent qu'une bande de vase recouverte à toutes les grandes marées reliait seule aux collines. Un peu cultivateurs, un peu pêcheurs, un peu pirates, les habitants des trois villages vivaient entre eux d'une existence fermée, fabriquant leurs sam-

(1) Ce pagodon est situé à Doson, au pied de la villa Joséphine, versant nord.

(2) Qu'on appelle simplement « la source », à Doson.

pans et leurs filets, mangeant leur poisson, leur riz et leurs fruits, commerçant peu. Leurs mœurs étaient simples et sévères, encore que l'insouciance, la douceur communes à tous les Annamites missent beaucoup de paix et de facilité dans leur vie.

Les Pham habitaient le *Monticule de Jade*. Ils étaient pauvres ; leur famille était nombreuse ; une de leurs filles s'appelait Impératrice ; elle avait dix-sept ans et n'était pas encore mariée ; comme toutes les filles d'Annam dont les parents ne sont pas riches, elle travaillait du matin au soir et, comme toutes, sans se plaindre, sans penser à rien, en chantant toute la journée. Même elle faisait les délices de ses compagnes, car elle avait une de ces voix claires, pures et nasillardes que les Annamites aiment tant et elle improvisait à merveille. Que sert de savoir des chansons ? Les filles d'Annam ne s'en encomrent pas la mémoire : elles se chantent elles-mêmes ou chantent ce qu'elles font et l'air suit simplement les inflexions de la parole, les rendant musicales et rythmées. Et puis elles se moquent en chantant, car les Annamites sont d'incorrigibles moqueurs.

Était-elle dans la montagne, à couper de l'herbe avec une faucille ? Impératrice chantait : *Avec grâce, je manie une demi-lune ; les végétaux sont tous ramassés entre mes mains...* Travaillait-elle avec une compagne malade et pâle ? Elle chantait : *une petite tasse d'eau-de-vie me donnera des couleurs ! J'ai les lèvres bien rouges, quand je chique le bétel !* Lavait-elle ses cheveux à la source ? Elle chantait : *mes cheveux pendent droits et noirs comme pendent les racines du banyan ; ils pleurent, quand je les ai lavés, comme les racines du banyan pleurent quand il pleut !* Et le soir, dans la paillotte où se casaient tant bien que mal, pour dormir, les parents, les garçons et les filles, la voix fine d'Impératrice nasillait longtemps, brochant vaguement sur d'imprécises légendes, sous le regard mystérieux de la petite lampe jamais éteinte....

Était-elle jolie, était-elle laide ? Cela est difficile à savoir : là-dessus, les avis sont rarement unanimes et, d'ailleurs, les Annamites prêtent moins d'attention à la beauté qu'à la richesse, à l'ardeur au travail, ou à la fécondité.

Un matin d'été, une grande jonque de guerre jeta l'ancre dans la *Baie des pêcheurs* ; venait-elle du *Fleuve pittoresque* ? Descendait-elle l'*Embouchure pacifique*, ou l'*Arroyo Rapide* ? On ne le sut jamais, car le guetteur du grand signal dormait quand elle arriva et se réveilla juste à temps pour la voir repartir ; poussée par la mousson du sud-ouest, elle cinglait alors vers l'*Embouchure du pays d'Annam*. On ne la revit plus, un étrange malheur en était sorti....

Elle portait un prince de la dynastie des Trinh, accompagné d'officiers. Fatigué par un long voyage, ou désirant simplement se promener un peu sur ces verdoyantes collines qu'il ne connaissait pas, le prince fit jeter l'ancre au fond d'une baie et descendit à terre. Comme la chaleur était très forte, on débarqua son grand palanquin à huit porteurs ; il y monta et l'on commença à gravir doucement les pentes ; bientôt la fraîche brise des sommets vint agiter les rideaux qu'il ordonna d'ouvrir.

Il regarda longtemps le paysage calme, la mer ensoleillée et il songeait à repartir, quand la brise lui apporta comme une douce et faible musique ; c'était une voix de femme, claire, pure et nasillarde, une voix qui chantait : *Avec grâce, je manie une demi-lune ; les végétaux sont tous ramassés entre mes mains....*

Le prince, qui avait vingt ans, fut grandement surpris qu'une simple paysanne eût une voix plus claire, plus pure, plus nasillarde qu'aucune des meilleures chanteuses de la cour royale. Il voulut la voir. Ses officiers l'allèrent chercher et

la timide Impératrice fut bientôt entourée d'hommes richement armés, plus richement habillés encore ; ils lui parlèrent avec douceur et politesse et la pauvre enfant eut un peu moins peur en songeant que s'ils avaient été des pirates, ils l'auraient enlevée de force, tout simplement.

Le prince la vit. Les princes ne jugent pas comme les autres hommes ; pour eux qui ont autant de femmes qu'ils en désirent, pour eux dont la descendance



mâle est assurée, car ils peuvent toujours avoir des épouses fécondes, la femme redevient parfois ce qu'elle est, dit-on, pour l'Occidental : un objet de plaisir et de volupté. Le prince vit Impératrice ; le visage de l'enfant lui parut aussi agréable que sa voix ; son corps lui sembla désirable ; avec mille compliments, mille phrases de la plus raffinée politesse, il la fit monter dans son grand palanquin. Hélas ! la pauvre fille savait bien ce qu'il attendait d'elle ! Même enfants, les filles du pays d'Annam, où les mœurs sont simples, n'ignorent rien de l'amour ; tout les renseigne, les animaux comme les hommes, et nul ne voit de mal à cela. Elle savait bien aussi qu'une pauvre paysanne ne peut pas s'opposer à la volonté d'un prince. Pourtant, désespérément, elle refusa ; mais ses refus ne firent qu'exaspérer les

désirs du prince et bientôt, derrière les rideaux qu'agitait doucement la brise, elle dut, la mort dans l'âme, s'abandonner à son destin....

La matinée n'était point achevée qu'Impératrice regardait s'éloigner, poussée par la mousson du sud-ouest, une grande jonque de guerre. A ses pieds, quelques pièces d'argent luisaient dans l'herbe ; elle les y laissa, ramassa sa faucille, chargea l'herbe coupée sur les plateaux de son balancier et reprit, en pleurant, le chemin du *Monticule de Jade*....

Le temps passa ; les nuits devinrent plus fraîches ; les caramboles mûrirent, puis les kakis ; la mousson s'affaiblit et cessa de souffler ; alors, comme la deuxième récolte du riz allait se faire, Impératrice s'aperçut avec épouvante qu'elle était enceinte ! Un matin, les villageois du Palanquin de jade entendirent sa mère la frapper avec un bâton en hurlant un interminable chapelet d'horribles injures ; mais ils n'y firent guère attention, car c'est l'habitude des femmes de crier pour rien sans qu'on puisse les arrêter. Le soir pourtant, le père sut la grave nouvelle. Il ne cria pas et, malgré l'effroyable colère qui lui remplit le cœur, son visage resta impassible, comme il sied à un homme. Impératrice, le front dans la poussière, fit à son père le récit sincère et vrai de ce qui lui était arrivé ; mais comment croire une chose pareille ? Cette fâbuleuse histoire cachait sûrement une banale et laide aventure ! Et le père songea à la honte qui allait rejaillir sur toute la famille ! Plus encore, il entrevit la punition terrible, l'énorme amende qu'allait faire peser sur lui la loi privée du village : deux cents ligatures ! C'était, en plus de la honte, la ruine, la misère, les dettes, les enfants vendus et dispersés !

Comme la mère recommençait à crier, il la frappa rudement pour lui imposer silence, car là gisait leur seul espoir : personne encore ne savait !

Dans la nuit même, tous les membres de la famille se réunirent et le père leur apprit les choses ; nulle indiscretion n'était à craindre, car tous participeraient à la honte et à la ruine ; Impératrice, sommée de désigner son complice — oh ! quelle vengeance eût atteint celui-là ! — ne put que refaire, désespérée, le même récit. Personne ne la crut et, dans la longue discussion qui suivit, si les idées se choquèrent avec véhémence, une conclusion certaine apparut à la malheureuse, c'est que tous voulaient sa mort ! Par sa mort, en effet, elle les sauverait tous, puisqu'avec elle disparaîtrait la trace de sa faute.

La mort ! Oh ! Impératrice savait bien qu'aucun d'entre eux n'oserait la lui donner. Est-ce qu'on s'entretue au pays du Sud Tranquille ? On y craint trop l'âme des disparus ! Non ! Ils ne voulaient point la tuer, ils voulaient qu'elle mourût volontairement. Sa piété filiale, pensaient-ils, n'avait pas empêché qu'elle les menât, par son inconduite, au bord de l'abîme ; eh bien ! sa piété filiale devait les sauver ! La vie d'une fille, d'ailleurs, ce n'est rien !

Alors elle leur dit : *Je suis innocente, mais je ne puis le prouver. Puisque ma mort seule peut éloigner de vous la honte et la misère, je consens à mourir ! Dieu aura pitié de moi et peut-être me sauvera-t-il ! Laissez-moi le prier jusqu'au matin.*

Ces paroles leur parurent à tous d'une grande sagesse ; plusieurs songèrent que peut-être elle avait dit vrai et le cœur de chacun était si troublé que nul d'entre eux ne voulut se charger de la faire disparaître. Hélas ! Impératrice était trop jeune et trop faible pour se tuer elle-même !

Le père alla donc chercher des sampaniers très misérables et, malgré le danger de mettre quelqu'un dans un pareil secret, on leur offrit une somme d'argent pour la noyer, mais les hommes se récrièrent. Ce fut presque une fortune — cinquante ligatures ! — qui les décida !

Avant l'aube, toute la famille des Pham se trouvait réunie au pied de la *Montagne isolée*. Les sampaniers attendaient. Respectueusement, Impératrice se prosterna devant les siens, en signe d'obéissance et d'adieu ; elle seule ne pleurait pas ! Les sampaniers la lièrent, attachèrent de grosses pierres à ses liens, pour qu'elle s'enfonçât rapidement, et la mirent dans leur barque qu'ils poussèrent vers le large. Alors Impératrice, la face vers le ciel, s'écria : *Si je suis coupable, je consens à mourir ; si j'ai dit vrai, Dieu me fera reparaitre sur l'eau quand on m'y aura jetée et mes parents et mon village pourront croire à mon innocence !* Puis, se tournant vers les sampaniers, elle leur adressa cette prière : *Si je repars sur l'eau, malgré les pierres, et que je respire encore, sauvez-moi !*

Et le sampan s'éloigna.

Le jour se levait lentement. Les parents, les yeux brouillés de larmes, suivaient du regard la funèbre barque ; quand elle fut assez loin, là où l'eau a une profondeur suffisante, les sampaniers saisirent Impératrice, la jetèrent par dessus bord..... et le prodige s'accomplit ! Tous, ils virent le corps ligotté remonter à la surface et s'y maintenir ! Tous entendirent, sur la mer calme, courir les cris de joie d'Impératrice : *Dieu m'a entendue ! Sauvez-moi !*

Mais l'appât du gain est funeste au cœur de l'homme. Quand une fois il l'atteint, il le corrompt tout !

Les sampaniers voyaient s'échapper la récompense promise, cette récompense énorme qui, de pauvres, les faisait riches ! Ils s'armèrent de leurs gaffes et enfoncèrent de force le corps de la malheureuse qui ne reparut plus : ils avaient accompli leur mission et gagné leur argent !

Les parents, honnêtement, payèrent et, pour cela, se ruinèrent à-demi ; mais ils maudirent les sampaniers.

Le crime ne profita pas à ceux-ci : tous périrent dans la même année et leur famille, pour apaiser l'âme de leur victime, lui éleva un pagodon, à l'endroit même où on l'avait embarquée pour la noyer.

Ce pagodon existe encore, caché sous un badamier, hanté par les tourterelles. Les deux familles ont des descendants ; ceux de la famille des sampaniers rendent toujours le culte à l'âme d'Impératrice ; quant à ceux de sa propre famille, ils ne s'occupent jamais d'elle, car il faut vraiment avoir commis un crime pour rendre le culte à une femme !

Paul MUNIER.

